

# Bernard-Henry Levy : un jeune homme à suivre

Bernard-Henri Levy étonne : ce jeune homme de 28 ans, souriant, toujours attentif à son entourage, intelligent jusque dans ses silences, la tête aussi bien faite que bien pleine, ne se considère pas comme le phénix de la jeune philosophie française mais il en est pourtant le chef de file.

En publiant, « La barbarie à visage humain » (Grasset), il s'annonce, en effet, comme le leader d'une pensée pour le moins originale puisqu'elle prend la forme d'un véritable réquisitoire contre le marxisme quand on sait qu'une intelligentsia fait des gorges chaudes quand il s'agit de défendre l'auteur du « Capital » qu'elle n'a lu qu'entre les lignes.

Bernard-Henri Levy qui a suivi la même démarche que Sartre (études classiques, école normale supérieure, agrégation de philosophie), sait ce dont il parle et ne craint pas de polémiquer avec une passion et un enthousiasme peu communs quand d'autres baissent les bras et se résignent à des lendemains désenchantés.

**Q. — Vous êtes antimarxiste ?**

R. — Oui, bien sûr, parce que nous savons à présent que le marxisme est la plus redoutable police, la plus puissante pensée d'ordre que l'Occident ait inventée. Les machines de pouvoir libérales sont des plaisanteries à côté des armes formidables dont disposent les états marxistes pour cheviller la soumission au cœur de leurs sujets: Voyez les procès de Moscou, et bien entendu, « L'Archipel du Goulag ».

**Q. — Au-delà du marxisme, vous attaquez aussi la tradition socialiste en général ?**

R. — Oui, j'essaie en fait, avec ce livre, de frayer la voie à une critique « de gauche » du socialisme en tant que tel...

**Q. — Vous êtes pourtant proche conseiller de François Mitterrand qui vous consulte de temps en temps...**

R. — Ecoutez, les relations personnelles sont une chose et la politique en est une autre ; et François Mitterrand, par bonheur, ne se soucie guère de me consulter.

**Q. — Pourquoi par bonheur ?**

R. — Parce que les intellectuels, ou si vous préférez les philosophes, ne gagnent jamais rien à éclairer les princes, de Voltaire à Heidegger, ça finit toujours très mal. Et parce que les princes, en retour, n'ont que faire de

nos pitoyables lumières qui viennent toujours, on le sait, comme la chouette, à l'heure de la nuit tombée : les hommes d'état ont la grâce et le tact, qui valent bien toutes les théories du monde. François Mitterrand est un homme d'état justement, un des grands hommes d'état du siècle, avec de Gaulle ; et il se préoccupe aussi peu que lui des intellectuels.

**Q. — Il y a tout de même l'exemple de Malraux ?**

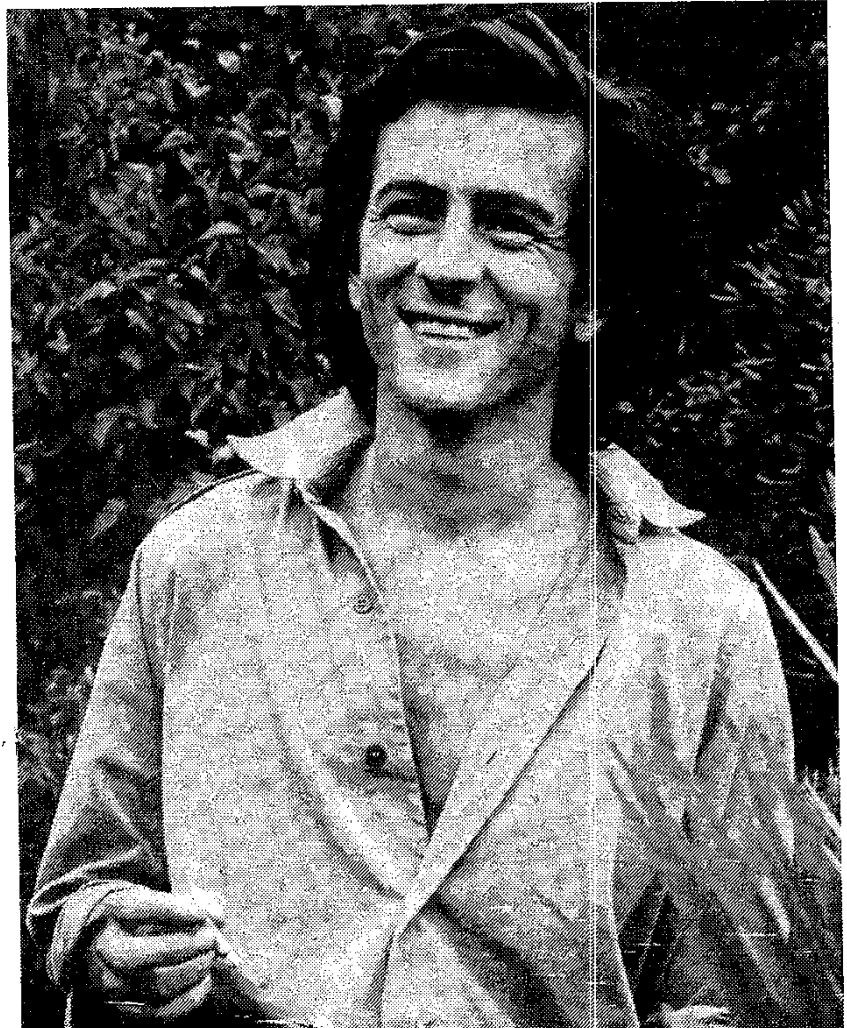
R. — Malraux, c'est comme Chateaubriand : un homme d'art et de songes qui est donc, par nature, proche parent de l'homme d'action.

**Q. — Croyez-vous le moment bien**

**choisi, en pleine période électorale, pour annoncer comme vous le faites le « Crépuscule du socialisme » ?**

R. — D'abord, ce n'est pas le seul thème de mon livre. Ensuite, je crois le moment très bien choisi, justement. Parce que je pense qu'il faudra casser la gauche pour espérer un jour vaincre la droite. Parce que le mot d'ordre d'« Union » de la gauche est un mot d'ordre réactionnaire. Parce qu'il n'y a pas de grande révolte dans l'histoire de l'Occident qui n'ait visé moins à unir qu'à désunir et à diviser le peuple.

(Grasset, 240 pages).  
Propos recueillis  
par Gérard JONZAC.



Bernard-Henri Levy. Valéry Giscard d'Estaing a lu son livre avec une particulière attention.